جريدة تصويرية فكاهية
مديرها ابو نظاره شاعر الملك
بباريس ٤ شارع رليشيه

الاشتراك السنوى عشر فرنكات
وبالعلاوة والمجموع السنوى ١٥ فرنك
ترسل للمدير بحوالة على بوستة لوندرة



عدد ٦ بباريس في شهر رجب سنة ١٣٢٤

حادثة مشومة واهالي مظلومة

ماذا اكتب وماذا اقول. في الامر الفاحش المهول، الذي اجراه بالمنوفية المستربول، حقا يا اخواني الانكليز. فاق قراقوش في الظلم والعدوان، نجنا من مخاليه يا رحمن. حينما وردت هنا الاخبار بما حصل في مصرنا وصار. اندهشت العقول وحارت الافكار. وانا صحت قائلا "جاي يا مسلمين جاي. من مصايب دنشواي. الطف بنا يا مولاي. خلص ثارنا يا رب العالمين. وانصر امير المؤمنين. على ظلام المصريين. هذا دعا صادر من صميم الفؤاد. يقبله من ابي نظارة رب العباد. ويطرد الجراد الاحمر من البلاد.

حادثة دنشواي المشومة. اصبحت عند كل الامم معلومة. وهي ان الخمس ضابط انكليزي من جيش الاحتلال، خرجوا يتنزهوا بكساوي الصيد والبنادق العال. فقال لهم ترجمانهم بان الامر ده ماهوش مباح. لعلمه بان مرادهم يصطادوا حمام الفلاح. فزعلوا عليه وقالوا له "كود يم يا بلاد الفول" كل شي جايز لعساكر المستربول. وحالا قوصوا الحمام وحرقوا الجرن وجرحوا الخمس فلاح وقتلوا امراة بريه. فطلع اللوم في راس ابو شادوف واخوانه فقبضوا على اللي قتلوا الحرمة من القبطان الانكليزي واعوانه. عندها اخذوا نبابيتهم العظام، ونزلوا بهم على دماغ اللي قتلوا الحرمة وجرحوا الرجال وحرقوا الاجرانية وقوصوا الحمام. فهربوا الانكليز وقبطانهم طلع يجري فضربته الشمس ووقع ومات مش من ضرب النبابيت بل من ضربة شمس كما شهد بذلك الاطباء امام القضاة والذوات. فان كان الامر هكذا فالذي عليه الحق هم الانكليز، والابرياء هم ابناء وطننا العزيز. لان القبطان الانكليزي كما ذكرنا مات بضربة شمس اما الفلاحين. نشل حامهم ماتوا مقوصين. آه يا قلبي: اما محكمة مصرنا البريطانية باكرام حكمت على الفلاحين بالسجن والجلد والاعدام، ولكوني ما اريد ازيدك يا حضرة القارى هم وكرب. بذكر سيرة الشنق والضرب، اقول لك فقط يا صاح. انهم شنقوا غليلهم في عذاب الفلاح، وكما ترى هنا في مقالتي الفرنساوية. اعظم جرائد العاصمة البريطانية، ذمت حكم الانكليز على هؤلاء المساكين. وناحت وبكت وولولت على المجلودين والمشنوقين. حتى في دار الندوة يا سادة اشتهر نواب امتهم. قاموا وشكوا للوزارة من عدم انصافهم وعدالتهم. وقالوا بان الحق ما هو على الفلاح الغلبان. وان المذنبين هم الضابطان، اما حكومتهم اتخذت الحادثة دي الشنيعة حجة لزيادة عدد عساكرهم في قطرنا ودوام حلولهم في مصرنا. هذا مقدر ومالنا الا الصبر والامتثال! فلا تقنطوا من رحمة الرب المتعال. يا ما رأينا امم قعدت سنين في ذل وعبودية. وربنا جبر بخاطرها وكرم نافها ومتعها بالحرية.

ورسمت لكم في هذا العدد صورة زيارة اهل دنشواي ترب اخوانهم المظلومين. للبكا عليهم والدعا لارواحهم بالرحمة من رب العالمين. واختم مقالتي هذه المحزنة بطلب السماح. من قراء جرنالي الملاح. على هذا الخط القبيح لاني كوني اصبحت احتيار. كتبت العدد ده بخط يدي ليكون عندهم استذكار. (ابو نظارة المصري)

Paris doit être fier d'avoir
Ce siège, où brille la science,
Où des orateurs chaque soir
Célèbrent l'esprit de la France.

Il faut écrire en lettres d'or
Aux portes de ce sanctuaire :
On acquiert ici le trésor
De la véritable lumière.

Vive cette société
Qui du progrès sème le germe !
Souhaitons-lui prospérité
Et longue vie à son Dehermes.

La salle était comble et le conférencier, après avoir glorifié la France, célébré sa nation et parlé de la littérature, de la religion et des mœurs des Arabes, a dit ceci de son théâtre :

Merci, Mesdames et Messieurs, de l'aimable attention que vous avez bien voulu prêter à ma courte causerie sur nos poètes, nos savants et nos mœurs d'Orient. Continuez-moi votre bienveillante indulgence et je vous en serai reconnaissant ; car l'histoire de mon théâtre n'est pas facile à raconter. Ce théâtre m'a fait verser des larmes de joie, il est vrai, mais souvent de douleur aussi.

Il y a plus de six lustres de cela. Ah ! que les années passent vite ! Il n'y a d'éternel que Dieu, maître de l'Univers ! Mon théâtre naquit sur la scène d'un grand café-concert en plein air au milieu de notre beau jardin de l'Ezbekieh. A cette époque, en 1870, une bonne troupe française de musiciens, de chanteurs et de comédiens et une gentille compagnie dramatique italienne y faisaient les délices des colonies européennes du Caire. J'assistais à toutes les représentations de ce café-concert ; car le français et l'italien sont deux langues que j'aime beaucoup et dont j'ai étudié les grands auteurs dramatiques. Faut-il l'avouer ? Eh bien, oui : ce sont les farces, les comédies, les opérettes et les drames donnés sur cette scène qui m'ont inspiré l'idée de créer mon théâtre arabe, et Dieu m'a aidé à le faire.

Mais avant d'entreprendre la création de mon modeste théâtre, j'ai étudié sérieusement les auteurs dramatiques européens, surtout Goldoni, Molière et Cheridan dans leurs langues ; c'est-à-dire en Anglais, en Français et en Italien.

Lorsque je me suis senti assez fort dans l'art dramatique, j'ai écrit une opérette en un acte dans la langue parlée ; car, comme le grec, l'arabe a la langue littéraire et l'idiome vulgaire. J'ai adapté des airs populaires aux couplets de mon opérette et j'ai enseigné la pièce à une dizaine de jeunes gens intelligents que j'ai choisis parmi mes élèves, dont un s'habilla en femme pour le rôle de l'amoureuse.

Cela fait, je me suis rendu au palais vice-royal d'Abdin et j'ai donné le manuscrit de l'opérette à Khairi Pacha, grand-maître des cérémonies du Khédive Ismail, en priant son Excellence de le présenter avec mes respectueux hommages à son Altesse et lui dire qu'elle avait daigné me promettre, avant son heureux avènement, de m'aider à guider mes compatriotes dans l'âpre sentier du progrès et de la civilisation. Que son Altesse veuille donc bien honorer de ses regards bienveillants mon humble petite pièce et m'encourager à créer un théâtre pour les indigènes qui, n'étant pas encore initiés à l'art dramatique, ne comprennent rien des grands opéras italiens et des belles comédies françaises auxquelles leur bien-aimé Khédive éleva deux splendides théâtres.

Il paraît que Khairi Pacha, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, employa toute son éloquence pour faire ma commission à son Auguste Maître et réussit à lui lire mon opérette, qui ne lui a pas déplu, et à obtenir son autorisation pour sa représentation au théâtre-concert du jardin de l'Ezbekieh.

Cette bonne nouvelle enchanta mes acteurs et moi, et nous encouragea à bien étudier et apprendre par cœur, eux, leurs rôles, et moi, mon discours sur les bienfaits du théâtre.

L'inauguration de mon théâtre arabe fut un évènement au Caire. Je n'oublie pas cette soirée malgré les trente-deux ans qui nous séparent.

Dès huit heures, les loges et le parterre étaient combles ; il y avait plus de spectateurs debout qu'assis. Toute la cour, tous les ministres et tous les diplomates européens étaient présents.

L'orchestre indigène joue l'hymne Khédivial en le chantant. Puis le rideau se lève et, entouré de mes acteurs, je me présente au public. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux était imposant. Je n'exagère pas. Il y avait plus de trois mille personnes, hommes et femmes de toutes les couleurs, dans des costumes de tous les pays. Un tonnerre d'applaudissements nous accueillit et des cris de bravos dans toutes les langues de la Tour de Babel. Mon cœur battait si fort que, si deux de mes acteurs ne m'avaient pas soutenu, j'aurais vacillé. On réclame le discours annoncé sur le programme. Je prends mon courage à deux mains, je ferme les yeux, car la vue de l'immense auditoire me faisait peur, et d'une voix claire et forte, je débite mes laïus.

J'ai fait, bien entendu, un éloge à tout casser du Khédive en l'appelant le régénérateur de l'Egypte et le continuateur de l'œuvre civilisatrice du grand Mehemet Ali, le fondateur de la dynastie vice-royale de la vallée du Nil, etc., etc... Puis, j'ai célébré la Comédie française et l'Opéra italien, et j'ai terminé mon discours en expliquant à mes auditeurs indigènes ce que c'est qu'une pièce théâtrale et je leur ai donné, à peu près, le sujet de mon opérette. On applaudit le discours, non pas pour son mérite, mais à cause de la nouveauté de la chose. On baisse le rideau et on le relève après un morceau de musique turque.

Mes acteurs à qui, par ordre d'un riche spectateur égyptien, le café du théâtre avait servi une bonne bouteille de cognac trois étoiles, jouèrent avec une telle assurance que tout le monde en était émerveillé. Des scènes entières ont été bissées et les artistes acclamés et applaudis frénétiquement et, avec moi, portés en triomphe. Ce fut la première fois de ma vie que j'ai pleuré de joie.

Le sujet de mon opérette, un petit vaudeville, était très simple.

Tous les jeunes voyageurs européens qui visitent nos pays d'Orient n'ont qu'une envie : avoir une aventure de Harem ; c'est-à-dire faire le caprice d'une odalisque et être introduit par son Aga dans le sérail, etc., etc... Vous comprenez le reste. Or, rarement un européen ne peut se vanter d'avoir eu une telle aventure et si, par hasard, quelqu'un eût une telle fortune, il n'a pu la raconter qu'aux crocodiles du Nil et aux gros poissons du Bosphore ; car les sérails sont si bien gardés que, malheur au téméraire qui ose y pénétrer ; il n'en sort pas vivant.

Le héros de ma pièce était donc un prince d'Europe qui paria mille livres égyptiennes, vingt-six mille francs, qu'un seul mois de séjour au Caire lui suffirait pour avoir une aventure de Harem. Le fils d'un pacha tint le pari et, quelques jours après, notre prince reçut un billet doux écrit en français petit nègre, où une dame de Harem lui disait que ses beaux yeux bleus avaient percé son cœur par les flèches de ses regards amoureux, etc., etc. Bref, elle lui disait de se trouver le lendemain soir aux pieds du sphynx de la grande Pyramide de Giseh, où il rencontrera son eunuque qui avait ordre de le conduire chez elle. Le prince va au rendez-vous et l'Aga lui bande les yeux pour qu'il ne reconnaisse pas le chemin, ni le palais où il le conduit et, fouette cocher, la voiture roule pendant une heure qui a paru au prince aussi longue qu'une triste journée d'hiver dans un couvent. Arrivé à destination, l'Aga fait descendre de voiture le Prince, toujours les yeux bandés, et le conduit à travers de longs corridors et lui fait monter et descendre, Dieu sait, combien d'étages, puis, il le fait entrer dans l'élégant boudoir de la grande Dame du sérail, la favorite du Pacha, lui ôte son bandeau et va chercher sa maîtresse.

Tout ce que je vous raconte là, Mesdames et Messieurs, le prince le dit en attendant l'arrivée de celle à qui les flèches de ses regards amoureux, avaient percé le cœur et les entrailles. L'acteur en herbe qui disait ce monologue faisait si bien le fort, le vantard et le fanfaron qu'on l'a fait bisser trois fois et comme j'étais dans les coulisses, je lui soufflais chaque fois de nouvelles blagues.

Voilà donc l'odalisque qui arrive. C'était un joli garçon syrien de seize ans que ses sœurs avaient habillé en femme et savamment maquillé. Il savait son rôle sur le bout des doigts. Il, je veux dire elle, déclara son amour ardent au prince, lui fit un tableau navrant de la vie de harem et le pria de l'enlever. Les spectateurs indigènes commençaient à murmurer ; l'idée qu'un européen enlèverait une musulmane les enrageait ; mais le jeune acteur, la Dame du harem, leur lança ce mot : « Patientez, mes frères, patientez. »

Ces paroles dites dans le gracieux langage de la coquetterie calmèrent le ressentiment des spectateurs et les disposèrent à entendre la déclaration d'amour de la dame au prince.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, vous traduire en français les couplets chantés par l'amoureuse et accompagnés par l'orchestre ; je les sais par cœur ; mais la poésie arabe traduite en prose perd toute sa saveur.

« Ça ne fait rien ; traduisez, Cheikh, dirent plusieurs auditeurs de sa conférence. »

Il adhéra à leur désir et nous fit entendre ce qui suit :

Es-tu un ange du paradis ou une créature terrestre ? Est-ce qu'Allah te fit si beau pour charmer mon âme et réjouir mon cœur ou pour les enflammer d'amour et les faire soupirer après toi ? Sont-ce des yeux humains ou deux étoiles célestes qui brillent dans ton visage qui éclipse par sa beauté l'astre du jour ? Par un de tes regards si doux, si tendres et si séduisants, tu m'as rendue la plus obéissante de tes esclaves. Je t'ai vu, et ton adorable image s'imprima dans ma prunelle. J'ai entendu ta voix mélodieuse et tes accents suaves résonnent encore dans mes oreilles.

Mes pensées te suivent sans cesse. Je ne vois que toi le jour, et la nuit c'est toi seul qui apparais dans mes rêves. Sauve-moi, ô noble fils d'Europe ! Sauve-moi de ce triste sérail, de ce tombeau des vivants. Arrache ta colombe palpitante des mains de ce vieux Pacha qui profane son jeune corps par ses attouchements impurs et flétrit la rose de sa joue par ses froids baisers. Enlève-moi et amène-moi dans ton pays et je jure par Allah, qui te fit si beau et si divin, de réjouir ta vie par mes caresses, par mes baisers et par mes charmes.

Le prince, enthousiasmé, la serre dans ses bras et couvre son front de baisers. Mais voilà le vieux Pacha qui fait irruption dans la chambre suivi de quatre officiers en criant : « Liez les coupables dos à dos, mettez-les dans un sac avec une grosse pierre et jetez-les au Nil ; nos crocodiles aiment la chair jeune et fraîche. »

Une scène touchante suit alors : l'odalisque se jette aux pieds du Pacha, avoue sa faute et disculpe le Prince. Elle prie, supplie et pleure. Le Pacha est inexorable, il donne des ordres aux officiers qui saisissent les coupables et les lient dos à dos sans les laisser s'embrasser. Le Prince proteste, menace et appelle le Pacha : « Vil assassin. » L'odalisque chante et prie Dieu de l'accueillir au séjour des Elus avec son bien-aimé.

Les officiers demandent au vieux Pacha à quelle heure on mettra les amoureux dans le sac pour les donner en proie aux crocodiles.

« Tout de suite, répond-il ; mais que le Prince nous dise d'abord à qui faut-il donner les mille livres égyptiennes qu'il vient de gagner ; car il a parié, il y a un mois en cercle avec mon ami Ahmed qu'un mois de séjour au Caire lui suffit pour avoir une aventure de Harem. »

« C'est vrai, crie le Prince ; j'ai gagné mon pari ; je vous en fais cadeau, Pacha, et je vous le double comme rançon si vous me rendez la liberté et me cédez cette adorable odalisque. »

La porte du boudoir s'ouvre alors et des amis français et égyptiens du Prince entrent en riant et en criant : « La farce est admirablement jouée ». Le Pacha enlève sa grande barbe blanche et le Prince reconnaît celui qui a tenu son pari ; l'odalisque se débarrasse de son yachenak et de son manteau et le Prince aperçoit un jeune officier qui rit aux éclats. Le Pacha demande pardon au Prince de lui avoir joué ce tour et fait peur et l'invite à présider un beau déjeuner préparé au jardin du palais.

J'ai traduit en français cette opérette en un acte et l'ai donnée à un ami pour la mettre en musique. Il l'a perdue dans un déménagement, m'a-t-il dit.

Le succès de cette pièce, dont je vous ai parlé avant de vous la résumer, m'encouragea à ne pas m'arrêter en si bonne voie, mais de continuer. Il fallait former une véritable troupe avec des actrices du genre féminin et non pas des hommes travestis. Cela fut fait en attendant qu'on jouait et réjouit la petite opérette qui avait plu au public. J'ai eu la chance de dénicher deux jeunes filles pauvres, belles, mais honnêtes. En moins d'un mois, elles apprirent à lire et ne trouvaient pas difficiles les petits rôles que je composais exprès pour elles dans mes pièces. Leur apparition sur la scène fit grande sensation et les applaudissements par lesquels elles ont été accueillies et saluées leur donnèrent courage à continuer et à apprendre des rôles plus importants. En quelques mois, elles devinrent les étoiles du théâtre naissant sur la scène duquel j'ai représenté pendant deux ans trente-deux pièces de ma modeste composition depuis le lever du rideau jusqu'à la tragédie et cela outre les pièces traduites du français que mes confrères me présentaient.

(A suivre).

Ils ne sont donc pas coupables et plusieurs de nos confrères de Londres sont de notre avis. Nous leur sommes très reconnaissants.

Le *Daily Mail* du 4 juillet donne un compte rendu exact de l'exécution qu'il dit avoir eu lieu *avec une brutalité superflue*. Le *Daily Télégraph* dit que *c'est généralement admis, que les sentences étaient sévères*. Et, plus loin, il ajoute que *les condamnés marchaient à l'échaffaud comme s'ils allaient à la promenade. La religion musulmane doit être très belle et constitue un puissant soutien pour ses adeptes pour les rendre si indifférents et si courageux en face de la mort. Peu de Chrétiens, dit le même grand journal anglais, iraient à la mort si vaillamment*.

A la bonne heure! Voilà une feuille qui rend justice à l'islamisme.

Nous avons vu aussi au *Daily Chronicle* cinq affligeantes illustrations représentant les scènes principales de cette tragédie de Danchaway et même de l'exécution. Mais je ne les reproduis pas, car cela irriterait mes compatriotes égyptiens auxquels je prêche le calme. Ce n'est pas vrai que nos journaux indigènes excitent par leurs articles le fanatisme religieux des Egyptiens, ni que leurs écrits ont soulevé les paysans de Danchaway contre les officiers anglais. Ces paysans ne savent pas lire.

Ah! si les Anglais nous traitaient comme les Français, leurs alliés, traitent les Musulmans de leurs colonies, rien de ces malheurs ne serait arrivé. Qu'ils lisent le discours de M. Georges Leygues, l'éminent Ministre des Colonies, où il a dit : *Il faut pratiquer vis-à-vis des indigènes un large libéralisme, respecter leurs mœurs, leurs traditions, leurs croyances religieuses*. Or les représentants de S. M. le Roi Edouard VII ne respectent rien de tout cela. Pourtant si, au lieu de pendre et de flageller, l'Angleterre avait accordé la grâce aux condamnés, elle se serait attiré les sympathies des enfants de la Vallée du Nil. Tant pis pour elle et, peut-être, tant mieux pour nous.

ABOU NADDARA.

Conférences et discours du Cheikh Abou Naddara

(le 17e et 18e après le 1000)

Le Cheikh a prononcé ces deux discours aux grands banquets donnés par l'*Athénée de France* en l'honneur de Boileau, et par la *Lyre Garibaldienne Nogentaise* en l'honneur de l'anniversaire de l'immortel Garibaldi.

Voici les deux pièces de vers par lesquelles l'orateur a terminé le premier et le second discours :

Au Banquet de la *Lyre Garibaldienne*.

Voilà cinquante ans que je chante
A mes frères égyptiens,
Garibaldi qui représente
Nos héros des temps anciens.

Car sa vie était occupée
A défendre l'humanité,
Par la parole et par l'épée
En propageant la liberté.

Sa mémoire est ineffaçable
Et son nom, jamais, ne mourra.
Il fut un guerrier indomptable
Et sa gloire, toujours, vivra.

Dans le monde entier comme en France,
On aime, on vénère son nom;
Car il fut, de l'indépendance,
Le soldat vaillant, juste et bon.

Chers Français, son anniversaire,
Fêtez avec les Italiens,
Et, de votre amitié sincère,
Serrez solidement les liens!

Vive la France et l'Italie,
Dont l'accord chacun applaudit!
Et vive le nom qui les lie,
Le grand nom de Garibaldi!

Au Banquet de l'*Alliance de France*.

Salut, Mesdames et Messieurs,
Flambeaux brillants de l'*Athénée*!
Que de moments délicieux
Passés ensemble cette année
En ville à nos mensuels dîners,
A la campagne aux déjeûners!

J'applaudis vos exquis poètes,
Dont le chant rajeunit mon cœur,
Rend charmantes toutes nos fêtes
Et m'inspire céleste ardeur
Pour célébrer sur cette lyre,
Les Français que j'aime et j'admire.

Et vos orateurs éminents,
Ces grands maîtres de l'éloquence,
Par leurs discours intelligents
Attirent nos cœurs à la France.
Nous devenons ses citoyens
Tout en restant Egyptiens.

C'est pourquoi, je lève mon verre
De l'*Athénée*, au Président,
A Bonneval, qui sait nous plaire
Par son esprit, par son talent
De nous rapprocher l'un de l'autre.
De la concorde, il est l'apôtre.

ABOU NADDARA.

LE MOLIÈRE ÉGYPTIEN

Notre cher confrère, M. Jacques Chelley, rédacteur en chef de L'Avant-Scène, *auteur de la notice qu'on va lire, a bien voulu nous en communiquer le texte pour en donner la primeur à nos lecteurs et amis. Nous lui sommes très reconnaissants de cette gracieuse attention.*

LA RÉDACTION.

LE MOLIÈRE ÉGYPTIEN

Ce surnom pompeux et flatteur, feu le Khédive Ismaïl l'a donné, en 1870, à un publiciste du Caire pour avoir créé un théâtre arabe dans son pays.

Ce publiciste n'est autre que notre ami le Cheikh J. Sanua Abou Naddara (Chaër-el-Molk), le journaliste et conférencier égyptien, aujourd'hui aussi populaire sur les rives de la Seine que sur celles du Nil et du Bosphore.

Avant de parler de son théâtre qui lui a valu ce beau surnom de Molière, présentons-le à ceux de nos lecteurs qui n'ont ni vu son journal *L'Abou Naddara*, cause de son exil, ni assisté à une de ses nombreuses conférences politiques et littéraires.

Le Cheikh a l'âge de M. Loubet.

Dans une audience privée, en 1889, le Président de la République lui a dit : « Comme moi, Cheikh, vous êtes né en 1839 » Et comme notre chef d'Etat, il porte vaillamment ses soixante-sept ans. Il a fait ses études d'abord au Caire, puis en Italie. En 1868, il fut nommé professeur à l'Ecole Polytechnique du Caire et examinateur des Ecoles du gouvernement égyptien. En 1870, il créa le théâtre dont nous allons parler. En 1872, il fonda et présida la Société des *Amis de la Science* et le *Cercle des Progressistes*. En 1877, il créa *L'Abou Naddara*, le premier journal libéral paru en Egypte démasquant les tyrans et prévoyant, à cette époque, l'invasion britannique. Exilé en 1878, il s'établit en France où il continue jusqu'à présent la publication de son journal patriotique. En 1889, il fit des conférences politiques et littéraires en Espagne, au Portugal, en Algérie et en Tunisie. En 1891, hôte personnel de S. M. I. le Sultan, il fut chargé des salutations impériales pour feu le Président Carnot. En 1899, le Président Loubet le reçut et lui dit de présenter ses hommages à l'Empereur des Ottomans. A l'Exposition universelle de 1900, le Cheikh a fait des conférences francophiles et fut porté en triomphe par ses auditeurs. S. M. I. le Shah le combla de faveurs et le nomma « Chaër-el-Molke », c'est-à-dire le « poète de l'Empire » (persan). En 1901, reçu par S. A. le Khédive à Djvonne-les-Bains, il partit avec son fils Abd ul Hamid Hilmi à Constantinople où ils furent l'objet de la bienveillante sollicitude de l'Auguste souverain. De retour à Paris, il reçut dans sa maison de campagne S. M. le Sultan d'Anjouan qui prononça un beau discours élogieux pour la France. En 1902, ses confrères français et étrangers ont célébré, par un grand banquet, le jubilé de son journal. Enfin, le 6 mai 1905, on a fêté le cinquantenaire de sa carrière de publiciste et le millième de ses discours.

Tel est le résumé succinct de la vie de cet homme aux multiples talents; car il n'est pas seulement journaliste, conférencier et dramaturge, il est aussi un polyglotte distingué, il connaît huit langues, dont il en écrit six en prose et en vers, témoin les odes en six langues à nos chefs d'Etat, au roi d'Italie et à son souverain ottoman. L'ode à Carnot lui a valu un beau compliment de la part de ce regretté Président : « Grâce à vous, Cheikh, lui dit-il, la France est la première nation qu'on chante en six langues différentes. »

Mais revenons à son théâtre arabe.

Nous avons sous les yeux un grand nombre de journaux et de revues d'Orient et d'Occident parlant du théâtre du Cheikh Abou Naddara et rendant compte de la plupart de ses pièces; nous en prenons deux qui se publiaient à cette époque là au Caire par nos confrères français, MM. Jules Barbier et Jablin. Commençons par le *Karagoz*, feuille satirique de M. Jablin.

Dans son numéro du 6 mai 1876, ce journal fait une biographie du Cheikh et ajoute :

En 1870, le Cheikh osa entreprendre la création d'un théâtre arabe (XIIIe travail d'Hercule). Un succès fou couronna son audacieuse tentative et, faut-il le dire. Il composa et fit jouer sur la scène du théâtre de l'Ezbekié trente-deux pièces de son cru parmi lesquelles nous citerons : *la Bourse, l'Aristocrate, le Dandy, la Demoiselle à la Mode, les Tribulations du Molière Egyptien, la Constance récompensée*, etc., etc.

Et maintenant voici ce que dit du théâtre arabe notre distingué confrère M. Jules Barbier, en 1873, dans son journal *l'Ezbekié* :

Faut-il rappeler qu'en deux saisons, le Cheikh a donné cent soixante représentations, qu'il a fait jouer trente-deux pièces écrites par lui depuis la farce en un acte jusqu'au drame en cinq actes. Faut-il dire l'enthousiasme des spectateurs qui, pour la première fois, initiés aux séductions de la scène, exprimaient tout haut leurs sensations avec une naïveté enfantine.

Je le vois encore ce public animé, bruyant dans lequel on retrouvait toutes les classes de la société musulmane depuis le ministre jusqu'au simple ouvrier. J'entends ce rire sonore saluant un bon mot, une plaisanterie, une situation comique, et ce n'était qu'un long éclat; car la langue arabe se prête merveilleusement au jeu de mots qu'il soit fin, spirituel ou simplement au gros sel. Oui, quel bon public et comme il était facile à empoigner!

L'élan était donné si bien que le Cheikh, Molière égyptien, trouva des imitateurs. Il reçut un jour une tragédie en vers arabes écrite par un professeur de l'Université de l'Azhar. Cette œuvre fut trouvée si excellente, qu'elle fut représentée par des étudiants de cette même Université et obtint un légitime succès.

Depuis, *le Tartuffe* de Molière a été traduit par Mohammed Osman Pacha qui, substituant aux personnages chrétiens des personnages musulmans, en a fait une pièce très originale à la portée des Egyptiens qui y trouvaient des types connus d'eux. Le même auteur a également traduit *le Malade imaginaire*. Enfin, *l'Avare* a été traduit par le fameux Abou Seoud.

On voit par ces articles écrits dans le pays même et bien documentés, que, non seulement le Cheikh Abou Naddara initia son peuple à l'art dramatique, mais qu'il a encouragé ses compatriotes à populariser nos auteurs; car, depuis l'impulsion donnée par lui, on a traduit des drames et des tragédies de nos écrivains classiques, et ces traductions alternent avec les pièces originales arabes sur la scène du théâtre national égyptien, qui est aujourd'hui à son apogée.

Les grands journaux anglais comme *le Times, le Daily News, le Standard, le Pall Mall Gazette, le Truth, le Saturday Review*, etc., etc., qui ne sont pas tendres pour le Cheikh à cause de sa campagne contre l'occupation britannique de l'Egypte, font son éloge comme dramaturge et reconnaissent en lui le fondateur du théâtre arabe en Egypte.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent le Molière égyptien, nous allons leur communiquer le récit textuel qu'il fit de son théâtre le 16 octobre 1902 dans sa conférence littéraire à la Société *La Coopération des Idées* présidée par M. Deherme en l'honneur duquel le Cheikh a fait ces vers qu'on distribuait à l'entrée de la salle :

Salut, coopération
Des idées libres et savantes!
Salut, belle association
De conférences éloquentes!

JOURNAL ORIENTAL ILLUSTRÉ
Directeur et Rédacteur en chef :
Le Cheikh J. SANUA ABOU NADDARA
48, rue Richer, PARIS

Nº 6. — 1er AOUT 1906.
Abonnements : 1 an. . fr. 10 »
Avec suppléments et album annuel . . . . fr. 15 »



"L'Abou Naddara", "l'Attawadod" et l'Almonsef" réunis. — Pour toutes communications et demandes d'abonnements, s'adresser au Directeur du Journal.

LA TURQUIE A L'EXPOSITION DE MILAN

Tel est le sujet du bel article que notre confrère M. Frank publie dans le *Levant Herald*, le grand journal constantinopolitain, dont il est le correspondant parisien. Nous lui empruntons ces quelques passages :

Le kiosque de la Dette Publique Ottomane attire d'abord les yeux par sa grâce et sa coquetterie. Les tabacs de la Régie, les sels, les cocons de vers à soie, les articles de pêche, etc., etc., que la Dette Publique Ottomane expose font l'admiration des connaisseurs et je regrette que nos marchands de Péra et de Stamboul n'aient pas installé à côté de ce joli kiosque un petit pavillon pour y vendre nos délicieuses cigarettes turques!

Tout me rappelait Constantinople et l'Orient!

Les cafés turcs, les concerts arabes et les magasins où se vendaient les étoffes, les soieries, les broderies et la bijouterie turques et arabes sont très fréquentés et ceux qui les tiennent font de gros bénéfices.

Ce qui m'a beaucoup surpris, ce sont les petits Egyptiens qui vendaient les cartes postales du Cheikh Abou Naddara où on le voit fêtant avec ses amis ottomans et français les glorieux anniversaires de notre Padichah bien aimé. Ces petits marchands nilotiques vendaient aussi les journaux du Cheik où est célébré l'Auguste Empereur des Ottomans et qui attire à Sa nation les vives sympathies des peuples civilisés.

Et puisque nous parlons de ce grand ami de l'Empire Ottoman, disons qu'il a été invité à venir faire à cette Exposition des conférences sur l'histoire et les progrès de la Turquie, ainsi que sur son agriculture, son commerce, son industrie et le développement de son instruction publique.

LA FÊTE DU 14 JUILLET

Nous avons donc raison de nous louer toujours de l'amabilité des Français de toutes les classes pour nous. Pour nous faire assister à la grande revue du 14 Juillet, nos nobles amis M. Etienne, l'éminent Ministre de la Guerre, et M. Lannes, le distingué secrétaire général de la Présidence de la République, ont bien voulu nous faire parvenir plusieurs cartes de tribunes pour nous et pour nos confrères d'Orient de passage à Paris. Nous avons pu ainsi nous rendre ensemble à cette splendide revue et nous joindre aux nombreux invités et innombrables spectateurs pour saluer et acclamer M. Fallières, l'illustre Chef d'État de la France et admirer sa glorieuse armée.

De retour, avec nos confrères et amis, à notre maison de campagne à Champigny, nous avons célébré cette fête nationale de la Puissance amie par un déjeûner turc et porté des toasts à la République Française et à l'Empire Ottoman, à S. M. I. le Sultan et à S. E. le Président Fallières et à l'amitié toujours croissante des Français et des Orientaux. Le soir, notre cher et excellent ami M. Anis Chehadé, riche rentier de Syrie, qui aime sincèrement la France et l'habite depuis un quart de siècle, a célébré avec ses estimables compatriotes le 14 Juillet. Le beau jardin de son château de Champigny était splendidement illuminé et pavoisé, et, du coucher du soleil jusqu'à minuit, les retentissants feux d'artifices, les cris de vive la France et le claquement de verres de champagne n'ont pas cessé.

C'est ainsi que Turcs, Syriens et Egyptiens manifestent leurs vives sympathies pour ce pays hospitalier. ABOU NADDARA.



Les habitants de Danchiway se dirigeant vers le cimetière pour pleurer sur les tombes des martyrs et prier Dieu de leur ouvrir les portes du Paradis.

LA NÉFASTE AFFAIRE DES PIGEONS

Et maintenant que nos maîtres britanniques ont jugé, condamné et exécuté leur sentence en pendant quatre paysans de Danchaway et en flagellant et emprisonnant plusieurs autres, nous pouvons parler de ce drame qui va servir de prétexte au gouvernement anglais, non seulement d'éterniser son occupation de la Vallée du Nil, mais d'y augmenter le nombre de ses soldats.

On accuse les Egyptiens de fanatisme religieux. Rien n'est plus faux, car, s'ils étaient fanatiques, ils n'auraient pas assistés, résignés, à la pendaison et à la flagellation de leurs malheureux frères de Danchaway qui, pour eux, sont innocents, car les coupables sont les officiers qui savent que les paysans égyptiens tiennent à leurs pigeons, qu'ils élèvent avec beaucoup de soins, et à leurs greniers, qu'ils remplissent du produit de leur labeur. Or les nobles officiers ont tué les pigeons et brûlé les greniers; voilà les causes du soulèvement des paysans qui pour défendre leurs biens, ont tenté de désarmer les officiers qui, habillés en costume de chasse, ont été pris pour des simples touristes. Les officiers, menacés de perdre leurs fusils, ont criblé les assaillants de coups de poing et de pied, et, involontairement peut-être, une balle de leurs fusils tua une femme arabe. C'est alors que les paysans eurent recours à leurs *naboutes*, leurs fameux bâtons, dont les coups n'ont pas tué le capitaine anglais, mort, selon la constatation des médecins, d'un coup de soleil. C'est donc l'astre du jour et *non pas* les quatre malheureux paysans de Danchaway que le tribunal anglais aurait dû condamner à la pendaison; mais le soleil est pendu déjà au ciel et il dut se couvrir d'épais nuages la face pour ne pas être témoin de la pendaison et de la flagellation de ceux qui l'admirent et adorent son Créateur.

Grâce aux coupures de l'agence du *Courrier de la Presse* de Paris, j'ai sous les yeux presque tous les articles de fond que les grandes feuilles londoniennes ont consacrés à ce triste événement et je vois avec satisfaction que l'opinion publique dans le Royaume-Uni blâme sévèrement le jugement du tribunal correctionnel anglais qu'elle qualifie de barbare. Le *Star* du 29 juin, dit :

Les pendaisons et les flagellations nous indignent comme une débauche révoltante de sauvagerie et rien ne nous fera admettre que des pareilles choses doivent être faites au nom de l'Angleterre.

Et, plus loin, le *Star* dit :

Les paysans de Danchaway ont agi comme agissent les garde-chasse en Angleterre.